

Littérature de la Correspondance
ou
études thématiques sur le monde d'Henri Bosco
(II)
RYOICHI KATSUNO

Chapitre II

En moi il y a l'autre.

Dans le chapitre I, nous venons de toucher un peu à l'objet qui est très familier pour le lecteur d'Henri Bosco: lampe. Le thème occulte dont nous allons traiter dans ce chapitre dérive d'abord de la lampe qui s'allume dans le château voisin du celui du narrateur d'*Hyacinthe*. A peine feuilletons-nous la première page de ce roman que nous nous trouvons charmés par la lampe qui brille dès les premières ombres dans le château qui s'appelle: La Geneste. Entre La Geneste et La Commanderie que le narrateur habite, s'étend la campagne couverte de neige. Pas une nuit ne passe sans que cette lampe s'allume. Il en ressent un vague malaise provoqué par la présence qui doit veiller sous la flamme. L'existence d'un inconnu commence ainsi à s'appesantir sur celle du narrateur. Il reconnaît dans cette lampe un sentiment de surveillance.

De la métairie solitaire, il émanait un sentiment de surveillance. Ramassée tout le jour sur elle-même, et peut-être assoupie, elle vivait, la nuit [...]. Sa fidélité aux ténèbres indiquait la présence, là-bas, d'une mystérieuse vigilance. (25)

Mais aussi le narrateur éclaire sa lampe; donc le sentiment de surveillance devient mutuel. C'est à son tour de surveiller le maître de La Geneste, quoique tous les deux ne tentent rien l'un contre l'autre. Déjà s'élève la rêverie. Et dans cet état d'âme, la surveillance mutuelle ne pourrait-elle pas évoquer une sorte de solidarité? Il arrive quelquefois que le narrateur

s' imagine être à La Geneste sous la lampe de l'inconnu; il se met à vivre d'une double vie:

L'une qui semblait s'attacher douloureusement à mon corps [...].
Je la subissais entre quatre murs de La Commanderie. L'autre que je vivais à La Geneste. (26)

Là, il ne s'agit plus de simple solidarité de ce monde-ci. Nous sommes en train d'assister à un dédoublement de personnalité ou bien à une unification de deux personnalités. Incarné dans le narrateur, maintenant c'est l'inconnu qui veille, pense, songe... Ce n'est plus au degré de l'imagination. Dans le narrateur il vient un moi, un autre moi. Autrement dit la lampe de La Geneste devient la sienne et c'est lui qui y veille tard dans la nuit sous la lampe de La Geneste. Ainsi avons-nous affaire à un phénomène mental: réminiscence, car nous verrons que le narrateur revit l'enfance de cet autre dont celui-là n'a aucun souvenir. Ici nous voudrions étudier sommairement ce que c'est que la réminiscence.

Nous avons sans doute chacun un souvenir qui ne s'enracine pas dans le "passé vécu". Souvenir fictif ou passé imaginaire. Quelquefois nous sentons qu'en nous s'élèvent des figures équivoques mais qui deviennent de plus en plus concrètes. Elles sont comme si nos sens avaient perçu dans un temps très lointain, même avant notre naissance. C'est que nous revivons un "souvenir" de ce que jamais nos sens n'ont subi. Des figures d'abord incolores et anonymes, mais un jour nous nous trouvons devant celles qui se procurent le relief clairement découpé. Alors nous revivons ce passé imaginaire plus réel que le passé vécu. La héros-narrateur d'*Un Rameau de la Nuit* dit :

En nous s'éveille parfois le désir de nous inventer une vie que nous n'avons pas eue et qui pourtant n'était impossible. (27)

Cette vie possible, c'est pour ainsi dire un royaume autrefois perdu de vue. N'est-ce pas qu'on se trouverait quelquefois dans l'impatience de retrouver ce royaume cher qui se cache jalousement au fond de la subconscience? Par exemple beaucoup de personnages d'André Dhôtel, attirés de cette sorte d'impatience, font un beau gâchis de leur vie honorable sans

aucun remords. Gaspar Fontarelle, héros du *pays où l'on n'arrive jamais*, où qu'il se trouve, il lui arrive les troubles apparemment insignifiants, et tout va pour lui de travers. Or un jour quelques mots attrapés au vol changent sa carrière. Signal du départ vers l'inconnu. Jusqu'à ce jour fatal il n'éprouve d'autre réjouissance de passer le temps que de goûter de loin ce qui se passe dans les parages. Et il lui advient la rencontre avec une jeune fille déguisée en garçon. Donc cette rencontre est le commencement des aventures pour rechercher un lieu où elle vivait dans sa première enfance — au moins elle croyait —, un lieu qui « serait plus beau que n'importe quel pays du monde » Et voici quelques morceaux du dialogue d'entre deux enfants, dialogue laconique qui nous suggère un aspect de la réminiscence :

- Je cherche mon pays.
- Quel pays ?
- Je ne sais pas. Je cherche. (28)

Comme de juste ce pays est un être mi-réel, mi-fantasmagorique qui submerge dans la subconscience de la jeune fille, mais il finit par devenir une obsession. Cet être est presque homogène au lieu où Augustin Meaulnes s'est insinué par hasard pour y rencontrer Yvonne (*Le Grand Meaulnes*).

Aussi le narrateur du *Récif* écrit :

La mémoire [...] monte de l'ombre et elle n'a de cesse qu'elle ne nous chasse des lieux réels où nous vivons pour nous ramener aux lieux devenus irréels où jadis nous avons vécu et où encore nous voudrions revivre (29)

Pourtant chez Bosco, la réminiscence a l'élément peu féerique, mais plutôt infernal; nous verrons plus tard.

En tout cas il ne s'agit plus d'un simple passé. Le passé devient un être actuel. Donc le narrateur d'*Hyacinthe*, entraîné par l'envoûtement de la lumière, va vivant une autre vie mentalement comme corporellement. Devant lui s'élève un autre lui qui doit vivre tout comme lui la vie solitaire. Néanmoins cette double vie naît d'abord par inimitié ou — paradoxalement dit — par solidarité; la solitude de la campagne qui s'étend entre deux

châteaux doit lier deux personnes et y établir une communauté. Un peu égocentrique — trait caractéristique des narrateurs de romans de Bosco —, le narrateur ne peut s'empêcher d'imaginer l'inconnu vivant dans l'insolement par les causes analogues aux siennes qui l'avaient amené à passer le temps dans un château campagnard.

Alors cette sorte de phénomène, c'est-à-dire le dédoublement d'une personnalité ou l'unification de deux personnalités, est bien fréquent chez Bosco. Nous allons faire quelques enquêtes sur ce phénomène :

Surac était là, en moi, où il me semblait me remplacer moi-même. Il y était plus moi que moi ... (30)

Je me surprénais ainsi, à chaque moment, à ne plus penser par moi-même, mais par Surac... (31)

Je tremblais à l'idée qu'un de ces monstres se détachât du mur, qu'il prît corps et qu'il devînt moi, mais avec son âme, l'âme redoutablement avide d'une Ombre, puis m'ayant chassé de moi-même qu'il se mît à vivre à ma place sous cette même lampe qui en avait créé l'existence éphémère et dont pourtant je n'osais pas, à cause des ténèbres, souffler la flamme pour la supprimer. (32)

Ce qu'il faut accentuer ici, c'est que nous avons affaire au psychisme, non point à la psychologie. Quoi qu'il en soit, nous y voyons l'intrusion unilatérale de la pensée d'autrui. Ainsi l'âme et le corps de l'homme ne sont plus que la proie bien opportune d'autrui. Comme le narrateur de *L'Antiquaire* dit, son moi n'est plus le moi authentique. Cependant la personne de l'autre n'a pas de corps ni de physionomie. Seule son existence psychique, évoquée par le souvenir persistant, ne cesse pas d'obséder celle du narrateur. Mais il ne conserve pas moins sa lucidité. Presque neutre il se laisse remplacer par son ami Surac avec une désinvolture si intentionnelle qu'il nous semble qu'il est non seulement le jouet de l'autre, mais encore lui aussi il manipule l'âme de Surac avec une complaisance insidieuse. Jeu malicieux du psychisme. Toutefois ce jeu est très dangereux, car sa propre personnalité ne tient alors qu'à un fil. Communauté maudite qui peut promettre la perte de chaque parti.

Ici retournons au cas du narrateur d'*Hyacinthe*; ce phénomène ira

plus loin :

Je revoyais le verger, les collines, le jardin du vieil homme et l'enfant Hyacinthe assise sagement sur le seuil de la cabane Noir-Asile. Et comme de tout mon passé, récent et lointain, cela seul survivait en moi, sans que j'eusse de ma vraie vie antérieure conservé la plus fugitive réminiscence, peut-être n'avais-je plus d'âme, mais je possédais enfin ma jeunesse. Car c'était ma jeunesse, à moi, celle que je m'étais créée, et non pas cette jeunesse que m'avait imposée du dehors une enfance douloureusement subie. (33)

Nous y voyons que l'autre se met à vivre de plus en plus physiologiquement dans l'être actuel du narrateur. En passant, jeunesse qui y est racontée, nous la connaissons dans le roman précédent : *L'Ane Culotte*. C'est celle de Constantin Gloriot, enfant qui y jouait héros-narrateur et maintenant maître en question de la Geneste. En tout cas, en narrateur tout ce qui était réel s'abolit de son "vrai" souvenir pour commencer à vivre du souvenir "fictif", c'est-à-dire du passé vécu par le maître de La Geneste. Ainsi le narrateur subit-il l'ingression unilatérale de l'âme d'autrui. Du doublement à la coexistence, de la coexistence à l'unification.

Pourtant vu du côté du narrateur, il se plonge dans l'âme d'autrui ; il donne son corps comme récipient pour l'âme du maître de La Geneste et reçoit cette âme comme récipient pour son propre corps. Ainsi se tient l'équilibre de leur dignité. Entre lui et l'autre arrive un compromis implicite. Mais même ce compromis, nous le verrons perdre peu à peu sa raison d'être, car en narrateur va s'élevant une angoisse étrange : crainte de perdre de vue son propre moi :

Il y a en moi un visage que je ne reconnais pas. C'est le seul qui m'habite et c'est le mien. Il me trouble. Ai-je été cela ?

Oui, j'ai été cela. Mais où ? Quand ? Sans doute sur les lieux et dans le temps de cette enfance dont le souvenir (qui parfois me semble perfide) apparaît derrière ce visage taciturne. Car lui aussi observe le silence. Il ne livre pas son secret. Mon autre moi-même m'habite discrètement. A-t-il donc oublié qui je suis ? (34)

De nouveau pénètre dans le cœur l'inimitié inlassable, et la situation devient

plus sérieuse; une teinte de jalousie s'en mêle. De la confusion de son propre moi et de l'autre moi (mais lequel est celui-là?), comment peut-il édifier son identité?

En moi, j'étais tout à fait l'autre [...]. Nos deux âmes étaient [...] mêlées [...]. Dans l'ombre de la chambre, j'avais le sentiment qu'un autre *grâce à moi*, venait pénétrer. (35)

Déjà le narrateur est l'autre, ou celui-ci devient celui-là. Plutôt se dissipe la ligne de démarcation. Donc s'incarnant l'un dans l'autre, ils déroulent une lutte féroce au fond de la brume psychique...

Mais de qui est le moi que le narrateur garde – au moins s'imagine garder – jusqu'ici? et de qui est l'autre moi qui vient de prétendre son authenticité dans l'être du narrateur? Interrogation vaine mais horrible. Ah! pouvoir ensorcelant de l'âme flottante! Une âme est moulée sur une autre et celle-ci sur celle-là. Le moi devient l'autre, et l'autre le moi.

Et bien, il s'agit ici de la palingénésie acquise d'une façon consciente. C'est pourquoi le narrateur prend conscience lucidement du processus d'infiltration étrange d'autrui.

Cependant n'y a-t-il pas une autre sorte de palingénésie, palingénésie comme qui dirait "inconsciente"? Bien sûr il y en a une autre. En effet nous pouvons assister à cette sorte de palingénésie dans *Un Rameau de la Nuit*, un des chefs-d'œuvre de cet écrivain. Nous allons étudier ce phénomène en suivant un peu minutieusement ce roman.

Après avoir subi une affaire si étrange et si sacrilège – affaire vraiment à la Bosco – dans un bateau abandonné, Frédéric Meyrel, héros-narrateur de ce roman étant en état de convalescence – état bien sujet à la rêverie, et nous l'étudierons à la fin de ce chapitre –, entend parler le commissaire Drot comme suit:

– C'est bien curieux quand même... Et pourtant vous ne lui ressemblez pas... [...]

– Que voulez-vous dire?

– ... Et c'est quand je ferme les yeux complètement que j'ai l'impression qu'il est là. Il y a quelque chose[...].

— Mais quoi? [...]

— Oh! une ressemblance! une ressemblance bizarre. Vous me rappelez quelqu'un. Et vous n'avez pas avec lui un seul trait commun, un seul; mais l'air, et, plus que l'air encore un je ne sais quoi, la présence... [...] le même sentiment... c'est cela... Rien de net, mais une façon d'être là que je n'ai connue à personne... Comment dire? D'y être un peu à côté de soi-même, dédoublé... (36)

Dans ces bribes de paroles marmonnées par Drot — et on doit y voir ses efforts impatients pour exprimer l'inexprimable — on pourrait entrevoir le symptôme du leitmotiv de ce chapitre. Par la suite Frédéric entendra maintes et maintes fois cette sorte d'opinion. D'ailleurs à qui ressemble-t-il? et quelle manière de ressemblance? A un mort, demi-frère de Drot, il s'appelle Bernard de Lutrel. Et par la narration de Drot, le lecteur peut connaître les antécédents de Bernard. Il habitait dans l'île Waigiou et y apprivoisait les oiseaux. Pour le lecteur de Bosco cet oiseleur évoquerait le portrait inoubliable de Cyrien.

Mais en ce qui concerne la manière de ressemblance, on ne pourrait pas définir par des mots quelconques. Car comme Drot l'a dit à Frédéric, celui-ci n'a avec Bernard aucun trait commun. En un mot il ne lui ressemble pas, pas du tout. En Frédéric «il n'y a pas la voix, ni le visage, ni le corps de Bernard; l'âme non plus.» Mais en lui il y a certainement quelque chose de Bernard, quelque chose d'anonyme et d'ineffable. Nous nous trouvons donc devant un phénomène occulte, particulier à cet écrivain. Quoi qu'il en soit, ce dont il faut tenir compte, c'est que Frédéric ne se doute pas d'abord de ce phénomène qui a lieu en lui. A la différence du cas du narrateur d'*Hyacinthe*, il ne subit pas l'envahissement du dehors; il couve en lui une autre présence sans en prendre conscience jusqu'au jour où se passe le dialogue cité ci-dessus avec Drot. Mais chose étrange, c'est que l'autre présence ne se trouve pas toujours en lui. Alors écoutons encore un peu les paroles de Drot:

Sait-on même qui l'on est?... Ainsi vous, par exemple je vous vois; vous êtes bien là. C'est vous Meyrel. Et cependant cette ressemblance étonnante, ou plutôt non, pas cette ressemblance, mais cette

étrange et indéfinissable identité. [...] Mais identité instable, impossible à saisir, et qui ne date pas de très longtemps. Car [...] vous n'avez pas toujours présenté cette bizarre ressemblance. (37)

Ressemblance ou plutôt identité instable, selon Drot. Alors tantôt elle émerge, tantôt elle submerge? Mais non, cette manière de ressemblance est plus sournoise. D'après la suite des paroles de Drot, «elle s'est formée peu à peu sans doute. Et un beau jour elle a été visible.» Par quel facteur? Question si difficile. On ne pourrait pas démontrer la clef. De même que dans presque tous les romans de cet écrivain, le lecteur ne sortirait pas de l'énigme, même à la fin de l'œuvre. Cependant concernant le facteur de ce phénomène, s'élèvera devant nous un sujet très intéressant: pouvoir ensorcelant de la terre.

D'ailleurs comme nous avons déjà dit, Frédéric ne prenait pas conscience de ce phénomène jusqu'au jour fatal où les paroles de Drot faisaient couvrir en lui la semence du doute horrible. Ainsi depuis ce jour-là est-il sous la palingénésie devenue "consciente". Déjà un doute couve dans son cœur. Mais doute de quoi? De l'authenticité de son propre moi et de l'identité de l'autre moi qui vient de prendre corps par la suggestion de Drot. Voilà le cas du narrateur d'*Hyacinthe*. De plus, même jusqu'ici il se sentait quelquefois sous le désir agaçant de posséder la preuve de son existence réelle sur cette terre, car il sentait glisser en lui une pensée inconnue et difficile à identifier. Comme de juste cette tendance lui rend sujet à devenir la proie favorable de cette sorte de doute. Maintenant Frédéric voudrait exclure toutes espèces de l'envahissement suspect du dehors. Il tâcherait, pour être tel qu'il était, de s'assurer de l'existence de son moi jalousement gardé jusqu'à ce jour. Mais ce serait en vain, car aussi son moi vient d'essuyer une dénaturation si persuasive qu'en le vérifiant il lui semblerait frayer un inconnu. Cela veut dire que non seulement le moi présent, mais encore le moi passé ont essuyé l'infiltration d'une autre présence.

D'ici nous devons considérer ce qui concerne la manière de ressemblance de Frédéric avec un mort, Bernard de Lutrel. Entre deux hommes il n'y a aucun trait commun, mais Frédéric possède quelque chose d'anonyme

qui ne laisse pas d'évoquer la présence du mort à ses anciennes connaissances, nous l'avons déjà dit. Rappelons-nous donc que Bernard était un fameux oiseleur. Où qu'il fût allé, il y avait toujours pas mal d'oiseaux. Dans Loselée où jadis Bernard habitait avec sa nièce Clotilde et où maintenant Frédéric passe sa convalescence, on entendait jour et nuit chanter la gent ailée. Cependant dès que Bernard avait disparu, pas un oiseau n'y habitait. Néanmoins un soir Frédéric entend en état de rêverie chanter un oiseau. Voilà le premier signe du retour de la gent ailée à Loselée. Mais par quel facteur? Par l'arrivée de Frédéric qui serait un autre Bernard. Ce serait quelque chose de Bernard qui provoque la ressuscitation des oiseaux à Loselée, quelque chose de Bernard qui habite dans l'être de Frédéric. Ainsi écrit Frédéric dans le journal :

Cependant ici, par moments, il me semble que je jouis d'une puissance qui n'est pas la mienne.

Mais une identité surnaturelle, une inexplicable présence de ce qui fut un homme aboli à la terre dans une présence tangible, celle du vivant que je suis. [...] Je ne sais qui je suis. (39)

Il n'y a plus de cloison entre le monde du vivant et celui du mort. Et dans un vivant ressuscite la puissance occulte du défunt oiseleur. Un jour Frédéric entend les paroles étranges de l'abbé Bourgel:

— J'ai vu son regard dans vos yeux. Voilà ce que c'est: son regard... Il n'y avait pas autre chose... Son regard... (40)

Voilà une manière de ressemblance, mais ce n'en est qu'une. L'important est que dans Loselée où habitait jadis Bernard, il adienne le retour d'oiseaux avec l'arrivée de Frédéric. Certainement il ne s'agit point d'un simple regard. D'ailleurs serait-il devenu entièrement la présence de l'autre en se dépouillant de sa propre présence? Toutefois l'affaire devient plus compliquée. Car entre le vivant et le mort se présente la maîtresse de Loselée, Clotilde de Queyrande, liée à Bernard par une relation incestueuse. «Sa sœur était la mère de Clotilde. Quand la petite a été orpheline, il l'a prise chez

lui. Elle avait 13 ans.)) Plus tard Frédéric l'entendra parler comme suit:

C'est en vous que je l'aime... Pardonnez-moi! (41)

Cela veut dire qu'elle voit son défunt oncle en lui. Alors nous allons poursuivre la relation amoureuse entre Frédéric et Clotilde.

Ruminons donc les paroles de Clotilde citées ci-dessus dans lesquelles nous pouvons lire la lutte maudite que doit éprouver Frédéric. Et quelle lutte? Lutte entre lui et Bernard qui est maintenant en lui.

Au cours de leur étreinte aveugle dans les ténèbres épaisses de Loselée, il sent en lui s'élever l'autre pour se faire aimer de sa nièce. Car ayant le même sang qui l'avait séparé d'elle, le mort se sert de la présence du vivant n'ayant parenté avec elle et tente d'établir sur la terre l'amour légitime. Cependant Frédéric n'est-il qu'un instrument favorable par lequel Bernard se venge de son ancien amour défendu? Et celui-là en est-il content? Pourtant voici l'être charnel qui aspire à aimer une Clotilde vivante. N'est-il pas de Frédéric? Et ce désir qui met feu à la sensualité, n'est-il pas le sien? Bien sûr, celui qui aime en chair et en os Clotilde, c'est lui Frédéric Meyrel, au moins il tâche de s'en persuader. Plus tard il déclarera à Clotilde avec le ton agaçant:

— Nous voici en face l'un de l'autre. Ma voix est celle de la vie. Et c'est d'elle pourtant que vous voulez entendre un aveu d'amour venu de ce mort. Il vous a fui sur cette terre. Vous le poursuivez jusque dans la tombe, et je suis cette tombe, n'est-ce pas?... (42)

Cependant il y a aussi Clotilde qui ne cesse de chercher en lui une âme, qui n'est pas la sienne. Mais maintenant que Bernard n'est plus de ce monde, l'être physique et mental de Frédéric est indispensable pour que s'achève l'union de Clotilde et de Bernard. Alors, en Frédéric s'élève la jalousie. Contre qui? contre Bernard qui ne manque pas de culot pour lui emprunter corps et âme. Pourtant n'y a-t-il pas une autre jalousie? De même que Frédéric, Bernard n'a-t-il pas de bonnes raisons pour avoir de la jalousie contre Frédéric? Si, lui aussi il en a une. Car l'être qui brûle d'amour pour sa nièce, c'est Frédéric. A plus forte raison Frédéric en est venu à prétendre son

indépendance:

L'autre qui est en moi, ce n'est pas lui, c'est moi... Et si cet autre, en moi, vous disait qu'il vous aime, ce serait mon amour, mon seul amour, qui vous parlerait. Il y a peut-être deux âmes dans ce corps, mais ces deux âmes sont mon âme, rien que mon âme. (43)

De plus l'autre a de la faiblesse décisive; sans la présence de son rival, il se perdrait et subirait la seconde mort, mort beaucoup plus mortelle que la première. De cette faiblesse éclate par intermittence une haine difficile à réprimer. Chaque fois qu'il tente de s'approcher de sa nièce, il se heurte à l'être gênant de Frédéric. D'ailleurs du côté de celui-ci, il écrit: « Je n'avais pas de haine, mais de l'amour. » Pourrions-nous le croire? Lui, nous semble-t-il, il s'excuse en faisant de l'épate. Aussi la haine serait mutuelle, car pour Frédéric l'existence du mort est l'achoppement dont il voudrait se débarrasser coûte que coûte pour atteindre Clotilde au titre de Frédéric même.

Quoi qu'il en soit, qui est Frédéric même? Lequel des deux est Frédéric? Voilà l'interrogation horrible qu'il lui faut se donner avec impatience. Car nous n'avons pas affaire à la coexistence paisible, mais à la lutte féroce et exclusive. De plus Clotilde s'en mêle. Ainsi pour elle qui aimait et aime encore son défunt oncle, l'être mental de Frédéric ne serait que l'obstacle qui empêche jalousement son union avec celui-là. Donc ce qu'elle voudrait détruire de prime abord, ce serait cet être. Toutefois détruire l'être de Frédéric, cela veut dire perdre à jamais — cette fois-ci à jamais — son bien-aimé Bernard. Quelquefois lui échappe un cri agacé:

Effacez-vous. Cédez, ne fût-ce qu'un instant, la place à celui que je cherche. (44)

D'ailleurs sait-elle vraiment qui est celui qu'elle cherche? D'ici nous allons descendre en un lieu infernal.

Quant à Frédéric, dès qu'il a pris conscience de l'existence d'un mort en lui, il a accepté volontiers un rôle à jouer pour l'union de Bernard avec la vivante. Il était alors un masque froid. Cependant comment porter un masque, sans qu'il devienne un jour son propre visage? A son insu son masque

est devenu vivant. Mais cela veut dire qu'il est devenu Bernard? Nous n'en sommes pas sûrs. Lisons sa confession:

... parfois je me demandais si l'autre n'était pas, en moi, le moi caché. Il me venait alors un désir obsédant de me rapprocher de cette présence et de savoir si l'autre n'était tel que par l'impuissance où j'avais vécu jusqu'alors de n'être pas vraiment moi-même... (45)

Il ne sait plus quel est son moi authentique. Il se demande inlassablement s'il n'est pas de naissance Bernard de Lutrel. Sur ce un autre problème se lève: à savoir, si son moi authentique est celui de Bernard, cette fois c'est Clotilde qui s'interpose audacieusement entre lui et Bernard, autrement dit entre le vrai moi et le faux moi. Sans elle, il n'aurait pas subi l'intervention irritante d'un certain Frédéric Meyrel qui brûle de volupté pour elle.

Pourtant si Frédéric perd de vue son moi authentique, c'est que Clotilde ne sait plus distinguer celui qu'elle cherche à rattraper de celui qui s'interpose entre elle et son bien-aimé. Écoutons quelque peu le dialogue suivant:

- Je vous aime [...]. C'est vous que j'aime. Non un autre.
- Mais on aime toujours un autre [...].
- Celui que vous nommez un autre, [...] c'est vous-même. (46)

De là peut-on dire qu'elle commence à aimer Frédéric qui se présente devant elle en chair et en os? Attendons un moment, ce dialogue va plus loin:

- Puisque vous n'êtes plus, vous-même, celui que vous étiez.
- Et que je suis devenu l'autre, tellement l'autre... (47)

Alors est-ce qu'elle aime son défunt oncle en qui Frédéric aurait achevé de se métamorphoser? De nouveau il nous faut nous demander si elle sait vraiment qui est celui que Frédéric était. Nous assistons toujours aux efforts pénibles de Frédéric pour constater l'identité de son propre moi. Celui qu'il était, c'est Frédéric Meyrel ou le défunt Bernard de Lutrel? Tout devient compliqué dans la confusion psychique. Nous écouterons encore un peu la confession de Frédéric:

[...] je me demandais si l'autre n'était pas, en moi, le moi caché. Il me venait alors un désir obsédant de me rapprocher de cette présence et de savoir si l'autre n'était tel que par l'impuissance où j'avais vécu jusqu'alors de n'être pas vraiment moi-même... (48)

Ainsi au cours de la recherche du moi caché, il arrive quelquefois en Frédéric une mauvaise intention: s'il aime vraiment Clotilde, lui — Frédéric Meyrel ou Bernard de Lutrel? qu'importe! — il est en droit, n'est-ce pas, de profiter de cette situation, parce qu'elle ne peut plus aimer "l'un" qu'en "l'autre". Toutefois il n'en profiterait jamais. Puisque portant un soupçon obsédant, on ne ferait que s'entraver dans une inactivité maudite. D'ailleurs Clotilde se démène dans l'agacerie. Sa sensualité ne cesse de l'inciter à désirer la présence même qui se trouve devant elle en chair et en os. Hélas! il y a toujours en cette présence une autre à qui Clotilde doit le malheur de ne pouvoir pas aimer entièrement le "vivant" Bernard. En ce cas, pour elle, son défunt oncle devient fatalement l'obstacle pour son union avec Frédéric. Il en résulte qu'aussi pour Bernard, le vivant devient de nouveau l'instrus gênant. Donc il faut à Frédéric dans la pleine mesure de ses moyens rompre son inactivité afin d'exclure de lui l'autre. Ce serait le seul moyen par lequel il peut se donner entièrement à Clotilde.

Cependant l'âme est une chose très instable; sa caractéristique consiste en flottage. Tantôt étant fidèle, tantôt infidèle au corps, elle flotte à la recherche d'un cadre qui lui paraît le plus digne. De ce caractère fatal se dresse devant Frédéric un nouveau soupçon. Il lui arrive quelquefois de se demander si Clotilde est vraiment Clotilde même; il a peur qu'il perde de vue la vraie Clotilde ou bien l'âme de Clotilde. Le moment lui arrive, le moment où il lui semble que l'âme de Clotilde s'infiltre dans celle de l'autre. Il chuchote:

[...] en elle il n'était qu'un fragile reflet de la mémoire, encore docile à la voix, et que le destin vouait au fatal effacement. Là il était impossible à Clotilde de lui faire dire vraiment ce qu'elle attendait de sa bouche. Il n'était plus rien qu'elle-même. Elle savait trop bien qu'à sa demande passionnée, ce ne serait pas lui qui répondrait, mais elle... (49)

Encore une fois se découpe devant nous d'une façon navrante le point faible du mort; c'est que de n'avoir pas de corps terrestre. Mais chose horrible: si le mort possède son être physique, c'est le corps de Frédéric. Et en plus si l'âme de Clotilde entre dans le mort, qu'en advient-il? Écoutons le dialogue entre Frédéric et Clotilde:

– Dites-moi qui est là. Est-ce bien vous, Clotilde? [...].

– Non, ce n'est pas Clotilde, c'est vous, ami, qui êtes là, et qui vous parlez à vous-même, pour savoir si vous vous aimez [...]. (50)

Donc le cas est urgent. Un peu d'hésitation le mènera à la perte irréparable de son être incontestable.

Enfin nous découvrons qu'il a dans les mains de quoi lui prouver que l'autre est l'autre et en rien ne lui ressemble: un agenda laissé par Bernard. Il saurait se distinguer de l'autre et s'assurer de son moi authentique. Et dans cet agenda, il verra le portrait de Bernard tourmenté par son identité mystérieuse; nous en parlerons ci-dessous.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas nier ce fait: aussi en Bernard il y avait une autre présence. A la fin de ce roman nous entendons parler Drot à Frédéric.

– C'est vous aussi et vous seul qu'elle pouvait aimer sans lui être infidèle [...]. Quand vous êtes là, il est là. (51)

Ce qui est certain, c'est que Frédéric arrive au terrain où Bernard habitait jadis. Ce fait nous présente un problème important. D'ailleurs ne peut-on pas dire que le « corps attire toujours l'âme »? Dans l'agenda, Bernard a écrit.

Il faudrait qu'avant de mourir, il pût, pour vivre encore, changer d'âme... (52)

Dans le chapitre I nous avons assisté à l'acte sacrilège d'un vieux magicien: transplantation de l'âme humaine dans la plante. Quoique sacrilège, cet acte est une expression de la volonté « pour vivre encore », ou plutôt pour la ressuscitation éternelle de la vie terrestre. Il a choisi en cette occasion la plante, c'est-à-dire la terre même, cependant que Bernard, pour sa propre

ressuscitation, a jeté, dit-on, son dévolu sur l'être spirituel comme physique d'un mortel. Lequel est le plus sacrilège? Nous ne savons pas le dire. En tout cas ni Cyprien ni Bernard n'ont pu éviter de subir la déroute nécessaire.

Alors nous allons considérer le problème que nous présente l'agenda de Bernard; nous y verrons se dérouler ce que c'est que la correspondance qui caractérise d'une façon sinistre le monde d'Henri Bosco. Lisons donc l'écrit de Bernard:

La race s'étiole. Les meilleurs s'en vont. Un beau jour, on ne sait pas pourquoi, la force manque aux bras des hommes. Je crois que c'est l'œuvre de la terre. (53)

Dans cette phrase, on doit revoir la maladie anonyme qui emmenait lentement au tombeau les gens des deux familles (*Le Mas Théotime*). L'accumulation des vies de beaucoup de siècles et le pouvoir ensorcelant de la terre, ils s'accordent chez Bosco pour engendrer une sorte de génie qui met aux gens la marque fatale de la déchéance. De plus cette marque annonce quelquefois la perte de l'existence légitime sur la terre. N'est-ce pas le cas de Bernard? Ainsi il écrit:

Par moments [...] je ne suis plus moi, je deviens une informe créature, fondue elle-même à ces bois, à ces collines, à ces eaux [...]; et s'il me reste une connaissance confuse de ce que je suis, [...] elle n'est qu'un sentiment vague de mon existence. Je ne suis plus moi [...]. Mais quand j'entre dans cet état, le pire c'est de constater que j'y ai acquis des pouvoirs singulièrement redoutables (54)

L'être humain, à cause de sa fluidité spirituelle comme physique, devient une proie favorable du pouvoir de la terre. Et lui aussi, il profite de ce pouvoir, presque à son insu, pour en faire son propre pouvoir. Et devenant un élément de la terre, ou bien portant en lui le génie de la terre, il ne pourrait pas supporter l'envoûtement horrible de ce pouvoir. Il redoute son être à lui qui porte ce pouvoir; et cet être qui s'incarne en terre, est-il vraiment lui-même? C'est là la question qui le tracassait depuis plusieurs années. Selon lui, sur la terre, il n'y a rien de certain qui pourrait déterminer son propre

être et sa vraie nature. Même le nom qu'il porte dans ce monde, ce n'est qu'un signe impuissant et incolore qui lui est parfaitement étranger. Alors dans l'agenda nous voyons son portrait tragique cherchant en vain un autre nom à lui, nom qui doit lui montrer son être authentique. « Il est probablement », lui paraît-il, « un seul nom qui convienne à chaque âme: un nom caché. » Le nom caché, c'est le nom que chacun doit porter nativement ou plutôt avant la naissance. En effet chacun s'incarne dans ce nom, ou bien ce nom dans chaque être. Seul par ce nom chacun pourrait identifier sa nature authentique. Donc Bernard écrit;

Il faudrait trouver quelque part, et je ne sais dans quelle langue, le vrai nom qui me satisfît, et qui me révélât ma vraie nature. (55)

Pourtant même le nom caché, on serait obligé à l'exprimer par le mot quelconque. Car la terre dans laquelle Bernard s'incarne, elle exige ce qui doit être déterminé d'une manière corporelle par le mot de ce monde. C'est une des causes de la déroute de Bernard. Et ce fait nous rappelle le cas de Cyprien dans *Le Jardin d'Hyacinthe*. Impatient de reconstruire sur la terre son paradis perdu⁵⁶), il enleva Hyacinthe et lui dépouilla tout le souvenir terrestre pour y remplacer un autre souvenir, souvenir artificiel et pur, c'est-à-dire une nouvelle vie. Dans cette circonstance il versa cette nouvelle vie par le moyen du "mot" qui symbolise le génie de la terre⁵⁷). Bien que son plan subisse la déroute, chez Cyprien il y a la croyance en génie ensorcelant du "mot", tandis que chez Bernard il manque cette sorte de croyance. Il ne pourrait jamais trouver le "mot" – selon l'expression de Cyprien, "maître-mot" – qui saurait exprimer fièrement dans ce monde son vrai nom. Et sans ce nom, son être restera toujours anonyme et flottant; la terre lui opposera le visage impassible. Ainsi la dernière tentative qu'il puisse prendre, ce serait de changer de corps. Cependant nous l'entendrons murmurer avec le ton triste: « on ne change pas de corps. Je le sais. On meurt... »

Comme nous avons déjà vu, il aimait et détestait la terre. Tout en aspirant à se donner à sa puissance magique, il ne prenait pas moins en haine ce qu'elle avait fait de lui. Ainsi possédé de l'imminence d'établir dans ce

monde son identité incontestable, il entra en lutte étrange avec la terre. Que résulta-t-il de là? Ce qu'il faut considérer, c'est qu'il ne subit pas toujours la défaite écrasante. Rappelons-nous ce fait: dès qu'il avait quitté Loselée, il n'y avait plus d'oiseaux dans ce lieu, et pour leur retour, il fallut attendre l'arrivée d'un autre Bernard (?), c'est-à-dire Frédéric Meyrel. Avec le départ de Bernard, le génie quitta la terre. Sans Bernard avec lequel ce lieu se communiquait le génie de la terre, Loselée n'était plus Loselée.

Ici considérons un peu ce fait en changeant de point visuel, c'est-à-dire du côté de Frédéric. Nous avons dit qu'il ne subit aucune influence du dehors, mais qu'il porte en lui quelque chose de magnétique. De là on pourrait conclure que c'est Frédéric qui provoque le retour de la gent ailée à Loselée; grace à Frédéric, ce lieu reprend le génie une fois perdu. On aurait raison. Pourtant n'y a-t-il pas dans cet avis la matière à controverse? Si ce lieu reste encore — même faiblement — sous le pouvoir occulte de Bernard quand Frédéric y arrive, n'est-ce pas Loselée qui donne à celui-ci ce pouvoir? n'est-ce pas Loselée qui fait de Frédéric un certain Bernard? Cela veut dire qu'il a lieu une communication intime entre Frédéric et Loselée, et que par cette communication ils renforcent leur pouvoir devenu commun. Mais qui pourrait le préciser? Il est bien difficile de trouver une conclusion quelconque dans les œuvres de Bosco.

Alors rappelons-nous ce fait: lorsque Frédéric arriva à Loselée, il était en état de convalescence. Chez Bosco, cette sorte d'état se charge du rôle du conducteur vers un autre monde. Il en est de même du demi-sommeil, de la défaillance et de la maladie fiévreuse. Sur ce Jean Lambert écrit:

Les privilégiés n'y [=autre monde] pénètrent que par le moyen du sommeil, des évanouissements ou de la maladie. (58)

Par exemple, pour un fiévreux, la seule réalité possible n'est que dans l'hallucination. Il est déjà, n'est-ce pas, l'habitant d'un autre monde. Ainsi arrive-t-il chez lui le renversement de la valeur. De même dans la langueur sensuelle qui caractérise l'état d'esprit du convalescent⁵⁹), se découpe ce qui se cache derrière le phénomène quotidien. Donc le convalescent se met

en état bien favorable pour devenir le sujet de l'envoûtement du dehors. Dans *Hyacinthe*, *Malicroix*, *L'Antiquaire* etc., nous voyons les convalescents se rendre cette sorte de privilégiés. Au cours de leur convalescence, ils possèdent le pouvoir occulte de se mettre en contact avec l'invisible, l'intouchable et l'inaudible. Ne pourrait-on pas dire que c'est là le cas de Frédéric Meyrel?

En tout cas, chez Bosco nature, objet, âme, corps..., tout est en état de devenir, ou pour mieux dire en état de flottaison. De plus comme nous avons souvent dit dans le chapitre I, il n'y a aucune frontière entre l'homme et le non-homme: nature, objet, "objet abstrait". De là vient la tendance à ce phénomène: devenir, flotter, changer, rechanger etc. Surtout l'âme est en butte à l'envahissement de l'autre âme. Et en outre le génie de la terre lui dresse un guet-apens. Car en se nourrissant des âmes humaines, la terre devient cette fois-ci leur nourriture, mais nourriture quelquefois dangereuse. C'est un compromis fatal, et on ne pourrait pas s'en délivrer facilement.

(à suivre)

Notes

- 25) *Hyacinthe* p.10
- 26) id. p.18
- 27) *Un Rameau de la Nuit* p.178
- 28) André Dhôtel: *Le pays où l'on n'arrive jamais*. (Ed. Pierre Horay) p.32
- 29) *Le Récif* p.38
- 30) *L'Antiquaire* p.114
- 31) id.
- 32) *Le Récif* p.110
- 33) *Hyacinthe* p.157
- 34) id. p.158
- 35) id. p.177
- 36) *Un Rameau de la Nuit* p.114
- 37) id. p.125
- 38) id. p.221

- 39) id. p.225
- 40) id. p.328
- 41) id. p.348
- 42) id. p.347
- 43) id. p.348
- 44) id. p.355
- 45) id. p.357
- 46) id. p.353
- 47) id. p.353
- 48) id. p.357
- 49) id. p.359
- 50) id. p.396
- 51) id. p.402
- 52) id. p.391
- 53) id. p.377
- 54) id. p.378
- 55) id. p.376

56) Voyez *L'Ane Culotte*.

57) Sur ce sujet, il y a un essai considérable de M. Tadao Arita :

Note des Etudes sur Henri Bosco – à propos du thème du jardin –
(Mélanges pour le 25^e Anniversaire de l'Université de Kita-Kyûshû, 1972)

Et quant au génie du mot, voyez *Etudes sur l'Antiquité* de Shinobu Origuchi (OEuvres Complètes tom. I)

58) Jean Lambert: *Un Voyage des deux Mondes*. p.133

59) Gabriele d'Annunzio écrit dans *Triomphe de la Mort* comme suit:

La vita ebbe per lui in quei primi giorni il sapore dolce e profondo
che ha soltanto per il convalescente.

Trionfo della Morte p.133 (Mondadori)

Errata du numéro précédent

- p.14 l. 19. deux des quatre éléments → de deux des quatre éléments.
- p.15 l. 8. le Comtat Venaissin → le Comtat Venaissin

- p.16 l. 9. En effect → En effet
- p.22 l. 22. en effect → en effet
- p.25 l. 24. En effect → En effet
- p.30 l. 14 qu'un autre monde → un autre monde.